

WILLIAM T. VOLLMANN

POURQUOI
ÊTES-VOUS
PAUVRES ?

traduit de l'américain
par Claro

BABEL

Ce livre est dédié à mes interprètes, sans lesquels je serais demeuré encore plus sourd et ignorant que je ne le suis déjà. Désireux de laisser les personnes que j'ai interviewées occuper le devant de la scène, et même ainsi n'ayant pu m'empêcher de vous distraire avec divers malentendus et interprétations les concernant, j'ai effacé chaque fois que c'était possible la présence de mes interprètes. Je ne les ai laissés apparaître que lorsque leurs propres réactions éclairaient les pauvres en question. Je leur suis reconnaissant à tous et à toutes. Leur patience, très souvent leur courage, et surtout leur connaissance des lieux ont rendu ce livre possible.

SOMMAIRE

Introduction.....	13
Tableau des revenus.....	19
Lexique	23

DÉFINITIONS PAR LES INTÉRESSÉS

I. Je pense que je suis riche (<i>Thaïlande, 2001</i>).....	27
II. Je pense qu'ils sont pauvres (<i>Yémen, 2002 ; Etats-Unis, 2001-2005 ; Colombie, 1999 ; Mexique, 2005 ; Japon, 2004-2005 ; Viêt-nam, 2003 ; Afghanistan et Pakistan, 2000</i>)	59
III. Les enfants de Natalia (<i>Russie, 2005</i>)	85
IV. On doit se débrouiller tout seul (<i>Chine, 2002</i>).....	123
V. Les deux Montagnes (<i>Japon, 2004-2005</i>)	139

PHÉNOMÈNES

VI. Invisibilité (<i>Afghanistan, 2000 ; Yémen, 2002 ; Birmanie, 1994 ; Etats-Unis, 2005 et 2000 ; Viêt-nam, 2003 ; Hongrie, 1998 ; Pakistan, 2000</i>)	151
VII. Difformité (<i>Japon, 2004 ; Russie, 2005 ; Thaïlande, 2001</i>).....	177
VIII. Rejet (<i>Inde, 1979 ; Etats-Unis, 1920-1940 ; Thaïlande, 2001</i>).....	183

IX. Dépendance (<i>Colombie, 1999 ; Virginie et Angleterre, 1700</i>).....	189
X. Vulnérabilité (<i>Irak, 1998 ; Serbie, 1994 ; Australie, 1994 ; Etats-Unis, 1999 ; Colombie, 1999 ; Etats-Unis, années 1820 ; France, 1754 ; Irlande, 1889 ; république du Congo, 2001</i>).....	195
XI. Douleur (<i>Thaïlande, 2001 ; Serbie, 1998 ; Russie, 2005</i>).....	203
XII. Indifférence (<i>Bosnie, 1994 ; Ecosse, 1700 ; Mexique, 2005 ; Etats-Unis, 1999 ; Thaïlande, 2001 ; Pakistan, 2000 ; Russie, 2005</i>).....	207
XIII. Aliénation (<i>Etats-Unis, 1998 ; Irlande, 1848 ; Russie, 2005 ; Philippines, 1949 ; Bosnie, 1992 ; Syrie, 1968 ; Kenya, 1972 ; Mexique, 2005 ; Colombie, 1999-2000 ; Thaïlande, 2001</i>).....	215

CHOIX

XIV. Amortissement (<i>Etats-Unis, 1993 ; Japon, 2000 ; Philippines, 1995</i>).....	229
XV. Crime sans criminels (<i>Kazakhstan, 2000</i>).....	237
XVI. La peur du <i>snakehead</i> (<i>Japon, 2001</i>).....	265

ESPOIRS

XVII. “Plus d’aide, et mieux répartie” (<i>1997</i>).....	293
XVIII. Le coursier (<i>Philippines, 1995</i>).....	299
XIX. Sous le pont (<i>Monde entier</i>).....	313
XX. Toilettes sales (<i>Kenya et Etats-Unis, 1992, 1996</i>)...	337

PROPRIÉTAIRES

XXI. Je sais que je suis riche (<i>Etats-Unis, 2005</i>)	347
XXII. Je pense que vous êtes riches (??)	379
XXIII. L'argent va où il veut (<i>Japon, 2005</i>).....	385
Sources et remerciements	387
Photographies.....	413

INTRODUCTION

1

J'ai achevé il y a quelque temps la rédaction d'un ouvrage assez long sur la violence. Je souhaitais qu'il soit "achevé" au niveau théorique, c'est-à-dire en mesure d'apprécier les diverses justifications de la violence, nombreuses, certes, mais non point infinies.

Cet essai sur les pauvres a été rédigé dans un esprit différent – il ne s'agissait pas d'expliquer la pauvreté en fonction d'un système, ni d'ériger un monument proche du *Capital* dans le cimetière des pensées pillées. Je ne me sens guère qualifié pour me livrer à une méditation sur quelque incarnation de la pauvreté que ce soit, ce qui a été tenté, avec tant de passion, par James Agee et Walker Evans dans *Louons maintenant les grands hommes*. Je dis "tenté", car même ce chef-d'œuvre révèle à plusieurs reprises ses limites, et surtout son *sentiment de culpabilité*.

Je peux à juste titre affirmer que j'ai étudié, vu, et parfois même, été victime de la violence. Je ne peux prétendre avoir été pauvre. Mon émotion à ce sujet ne relève en rien d'un sentiment de culpabilité, mais simplement de la gratitude. Jack London et George Orwell ont tous deux connu la misère, mais ils ont réussi à nous donner *Le Peuple d'en-bas* et *Dans la dèche à Paris et à Londres*, précisément parce qu'ils ont échappé à cette condition. De bons livres

sont bel et bien nés de la pauvreté et du souvenir que leurs auteurs en avaient gardé – par exemple, l’injustement oublié *Manchild in the Promised Land*. Des chefs-d’œuvre ont été écrits par des individus ayant renoncé aux biens matériels (des moines chrétiens, des sages ermites bouddhistes), ou par des personnes ayant connu une pauvreté relative, tel Ovide pendant son exil. Mais combien, parmi ces derniers, parlent de la pauvreté non choisie d’une vie ? *Les Raisins de la colère*, qui sont un des meilleurs livres sur les pauvres qu’il m’ait été donné de lire, et qui doivent sûrement quelque chose aux origines pauvres de l’auteur, y parviennent, grâce à la généreuse empathie de son auteur, à ses contacts avec les travailleurs agricoles migrants, à son éducation et, surtout, à la liberté d’écrire et de penser qu’il pouvait se payer.

2

Ce qui suit est si évident qu’il convient de reformuler la chose :

Louons maintenant les grands hommes est une expression élitiste de désirs égalitaristes. La tension tragique entre la fin et les moyens mis en œuvre dans cet ouvrage contribue considérablement à sa grandeur. Ses sympathies communistes, exprimées, je suis au regret de le dire, à l’heure même des procès de Moscou, révèle sa naïveté, sans laquelle cette grandeur n’existerait pas ; et quoi qu’on puisse penser de son farouche intellectualisme, il s’agit essentiellement d’un cri d’amour puéril, cet amour qui pousse l’enfant à étreindre les jambes d’un inconnu. Que peut alors faire l’inconnu sinon caresser en souriant la tête de l’enfant ? Parmi ceux qu’il a pris pour sujets, il en est très peu qui auraient pu le lire, et encore moins

l'écrire. James Agee a cherché à les connaître, à vivre, même modestement, ce qu'ils faisaient ; son cœur s'est tendu vers eux, et il s'est démené avec toute son habile passion – une passion inextinguible et désespérée – pour que nos cœurs agissent de même. Voilà pourquoi il était nécessaire que son texte fût accompagné par des photographies de Walker Evans, lesquelles témoignent de la pauvreté de ces familles de métayers, et ce, calmement, irréfutablement, tragiquement, inéluctablement. Leur projet ne cesse de périr sous les coups de sa propre épée. C'est un succès parce qu'il y a échec. Il y a échec parce qu'il s'agit de deux hommes riches¹ en train d'observer la vie des pauvres. Les jambes de l'inconnu peuvent être à portée d'étreinte, mais l'inconnu lui-même campe avec une telle souveraineté dans sa pauvreté que ceux qui l'observent ne peuvent le voir comme ils se voient eux-mêmes. Eût-il été possible de décrire facilement l'objet de l'ouvrage qu'on eût assisté à de la condescendance. Par conséquent, Agee pousse sa sincérité jusqu'au mépris de soi, cependant qu'Evans se réfugie dans la tristesse révélatrice de la photographie. Une photo vaut dix mille mots, sans doute, mais de quels milliers de mots s'agit-il ? La légende figurant sous ces photos a-t-elle le même sens pour tous ? Sur la page, un pauvre vous regarde fixement. Vous ne le rencontrerez jamais. Il est terne, menaçant, triste, repoussant, déterminé, abattu, insoumis, fier, tout cela ensemble ? Que pouvez-vous réellement déduire de ses traits ? Quant au photographe, il n'a pas besoin de s'engager.

Agee, lui, s'engage bel et bien. Il veut que nous ressentions et respirions tout ce que ses sujets ressentent et respirent, et il y parvient presque autant que la chose soit possible en recourant au seul alphabet ; aussi échoue-t-il,

1. Pour une définition de ce mot, cf. le lexique, p. 23.

méprisant du coup et sa personne et la nôtre, s'excusant auprès des familles dans un style d'un hermétisme magnifique tout de mortification, que seuls les riches auront le temps de comprendre – et parmi ceux-ci, combien désirent le comprendre ? Car lire *Louons maintenant les grands hommes* c'est recevoir une gifle en plein visage.

Les Raisins de la colère est un ouvrage plus populiste. Les migrants l'ont lu, effectivement, et ils ont connu le douloureux plaisir de se voir eux-mêmes. Mais les beautés de ce roman n'ont été possibles qu'à cause des heures de travail qu'ils ont dû accomplir¹. Bien que les migrants des campements californiens aient sûrement connu des moments d'oisiveté, cette oisiveté n'a jamais eu valeur de loisirs : les soucis, la malnutrition, le surpeuplement, l'illettrisme et autres maux, tous infligés par la pauvreté, font que "ce n'est pas un hasard" (comme le dirait un marxiste, mais jamais dans ce contexte) si cette œuvre puissante écrite sur les migrants n'a pas été écrite par un migrant.

Je ne souhaite pas faire l'expérience de la pauvreté, car cela m'obligerait à connaître la peur et le désespoir. Par conséquent, je ne peux que l'apercevoir de l'extérieur. Cet essai n'est pas écrit *pour* les pauvres, ni pour quiconque en particulier. J'ai simplement cherché à noter quelques similarités et différences qui, je crois, ressortent à l'expérience de la pauvreté. J'ai commencé en demandant à quelques-uns de mes congénères : *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* La réponse suit. Bien que les réponses diffèrent selon les régions, leurs spécificités peuvent fort

1. A cet égard, je recommande *The Harvest Gypsies*, qui n'est pas de l'art mais qui, avec honnêteté et compassion, décrit la situation des travailleurs agricoles. Steinbeck a fait des recherches. C'est pour cela que *Les Raisins de la colère* ne sont pas seulement "universels", comme tout débordement émotionnel peut l'être, mais exacts.

bien ne rien vouloir dire. Parfois, c'est le sens lui-même qui peut faire défaut, pas seulement les biens matériels. Ce doit être pour cette raison qu'un grand écrivain qui a vraiment connu la pauvreté a pu écrire : *Les pauvres ne se demandent jamais, ou quasiment jamais, pourquoi ils doivent endurer tout ce qu'ils endurent. Ils se détestent les uns les autres, et en restent là.*

3

Thoreau a dit un jour que la plupart des hommes mènent une vie de désespoir tranquille ; mais si tel est le cas, ceux qui vivent ces vies parviennent à le nier. A quelques exceptions près, les protagonistes de ce livre ne sont pas des désespérés. Ils sont heureux ou tristes ; ils ont leurs bons jours, et les épreuves qu'ils traversent, par le fait même qu'elles sont quotidiennes, s'en trouvent partiellement allégées¹. Par exemple, la mendiante russe Oksana faisait preuve d'entrain et de gaieté, même si chaque fois qu'elle s'entretenait avec moi de sa situation familiale elle devait admettre les implications de cette dernière, et donc pleurer. J'ai essayé de rencontrer des pauvres dont les conditions de vie présentaient un degré de banalité, ou du moins un *motif*, rendant possibles les généralisations. Les drogués, les prostituées et les criminels qui apparaissent

1. Nous survivons tous à notre manière. Certains gagnent de l'argent en suscitant votre pitié, tandis que d'autres en gagnent en affirmant que vous n'avez pas à éprouver de pitié pour eux, par exemple en s'activant pour accomplir de petits services obséquieux et inutiles, comme ces hommes qui nettoient les pare-brise des voitures captives qui font la queue pour franchir la frontière mexicaine ; d'autres, encore, gagnent de l'argent en vendant leurs récits.

dans tant de mes autres livres sont ici peu représentés. Les gens qui sont pauvres mais qui ne courent pas de danger imminent de mourir ont plus de chance de prendre du recul et de concevoir leur pauvreté.

Il va sans dire que ma propre interprétation de la façon dont les héros et les héroïnes de ce livre se voient eux-mêmes est compromise par la brièveté de nos rapports, lesquels dans la plupart des cas se sont déroulés sur une semaine, voire moins. Je sais à quel point j'en sais peu. Néanmoins, ces instantanés du mode de vie des pauvres pris sur le vif revêtent pour moi une valeur inexprimable ; j'ai été capable de les étudier longtemps après que les personnes interviewées m'eurent oublié et eurent dépensé l'argent que je leur avais donné. L'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé d'acquérir une compréhension dynamique de leurs existences sur la durée, l'incongruité même de mon existence à leurs yeux, peut accroître la vérité de cette présentation – car qu'ai-je à prouver ? Comment pourrais-je avoir la vanité d'espérer “changer des choses” ? Je n'ai rien d'honorable à tenter, et ne peux que *montrer* et *comparer* dans la mesure de mes capacités.

Toute source première est précieuse par sa proximité avec la réalité même. Bien que ce livre regorge de spéculations et d'interprétations, ces dernières reflètent mes efforts sincères pour conférer un sens à des phénomènes. Céline, une fois de plus : *Ils se détestent les uns les autres, et en restent là*. Tel est peut-être leur privilège. Ce n'est pas le mien.